

La Gazette

DU PATRIMOINE MARITIME EN MÉDITERRANÉE



SOMMAIRE

EDITO

Par Bruno TERRIN

3

ARTICLES

La flamme du Belem (III)

Par Jean Lary de Fortuné

4-6

La flamme du Belem (IV)

Par Jean Lary de Fortuné

7-11

Les pâtes, une histoire méditerranéenne

Episode 4 - Les pâtes farcies

Par Marie-Josèphe Moncorgé

12-13

PORTRAIT

Muriel Sivazlian

Par La rédaction

14-15

ACTUALITÉS

FRSU TOSCANA

Par La rédaction

16

La nouvelle statue du Musée Subaquatique de Marseille

Par La rédaction

17

Hommage à Jean Brun : Adieu Jean

Par Jean Noël Beverini

18

RECETTE

Raviolis aux tomates séchées, ricotta et jambon italien

19

LA GAZETTE

Soutenir l'Association la Navale

20

Jean Lary de Fortuné nous entraîne dans sa fiction, à bord du Belem, qui pourrait inspirer Netflix ...

Il y avait-il des raviolis au menu ? Cela est possible, Marie-Josèphe Moncorgé nous explique leur origine, qui remonte au 13^e siècle.

*Muriel est une femme d'exception, une sirène, qui a pour passion la mer, plus précisément le monde sous-marin. Elle est **une des rares à être scaphandrier classe 2**, qui lui permet de plonger et faire tous types de travaux jusqu'à 60 m. Muriel est diplômée de l'INPP (Institut National de la Plongée Professionnelle), qui vient de fermer ses portes.*

Cet organisme de formation, créé à l'origine par la COMEX, en 1970, est devenu le CETRAVIM (Centre de Travaux Immergés de Marseille) service de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, de 1974 à 1982.

L'INPP, association 1901, a été créée le 1^{er} juillet 1982, par décision du Premier ministre. Durant plusieurs décennies, des plongeurs professionnels, de tous continents ont été formés, à Marseille, en milieu hyperbare, pour des travaux sous-marins, maritimes, off shore, fluviaux ...

C'était un des trois organismes, en France, habilité à délivrer le titre professionnel de scaphandrier travaux publics.



Si Marseille a perdu l'INPP, la réparation navale se porte bien, avec l'arrêt technique de 4 mois, d'un navire particulier, un FSRU (Floating Storage and Regasification Unit) ; il s'agit d'un terminal méthanier flottant, dont le marché est en pleine expansion, suite à la demande mondiale de GNL (Gaz Naturel Liquéfié).

Les travaux du "Toscana" sont effectués par le Chantier Naval de Marseille, dans la forme 10 du GPMM, le plus grand bassin de radoub de Méditerranée.

Antony Lacanaud, fondateur du Musée Subaquatique de Marseille, a immergé la 11^{ème} statue, l'Octo-Cérébrum, œuvre de l'artiste Floriane Brisotto-Lisowski.

*La Navale avait invité Jean BRUN à assister à l'arrivée du Belem et de la flamme olympique. Pour nous remercier, Jean avait réalisé une magnifique aquarelle du Belem entrant dans le Vieux-Port de Marseille. **Parti pour une odysée céleste, Jean nous laisse un immense héritage. Repose en Paix.***

Bonne lecture !

ÉPISODE III

Le maire de Marseille était assis à son bureau derrière le rempart protecteur de sa collection d'encriers. Gaston Defferre collectionnait les stylos. Lui, les bouteilles d'encre. Les deux successeurs de Gaston avaient d'autres goûts ... Le maire, veste bleue, cravate noire sur chemise blanche, lisait le discours préparé pour l'arrivée de la Flamme olympique à Marseille. Dès la première page il raya l'adresse « Mesdames et messieurs » et écrivit à la place : « Marseillaises et marseillais » et poursuivit sa lecture.

« Marseille peut être fière ; Marseille est fière, fière à juste titre de recevoir aujourd'hui la Flamme olympique. 2600 ans après l'arrivée des premiers colons grecs venus de Phocée, notre ville accueille cette Flamme partie du Pirée, à bord du Belem. Quelle plus belle image que celle de cette Flamme arrivant chez nous par la mer. Marseille est née de la mer ; Marseille s'est développée par la mer ; Marseille resplendit par la mer. La Flamme olympique est à l'image de Marseille et Marseille est à l'image de la Flamme olympique, signe de lumière et de fraternité. Avec le symbole des cinq anneaux olympiques, ce sont les cinq continents que Marseille accueille, a accueilli depuis toujours, continue et continuera d'accueillir comme étant par excellence la Ville de l'accueil et de la solidarité.

Fondée par des colons étrangers venus de l'autre extrémité de la Méditerranée, la vocation humaniste et humanitaire de Marseille est d'ouvrir grand ses bras aux déshérités du monde entier recherchant une ville tournée vers la générosité ... »

Un éclair suivi d'un formidable roulement de tonnerre zébra le ciel dans le dos du maire qui tourna la tête pour regarder au travers de la fenêtre. Quelques premières gouttes, lourdes mais espacées, commençaient à tomber. Le ciel prenait une couleur étrange et rarement constatée.

Ni gris, ni noir mais une sorte de mixture indéfinissable et changeante où se dessinaient des colorations oranges, violacées et marronnasses. L'eau du Port s'était brusquement assombrie comme un manteau de deuil, ourlé à intervalles réguliers d'une écume blanche furieusement bouillonnante.



Mairie de Marseille

On aurait dit l'image du « poêle », vestige de l'antique pallium, cette grande cape noire rehaussée de motifs d'argent que l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille dépose sur le cercueil de ses membres à l'occasion de leurs funérailles. L'image était frappante mais ne faisait pas rire.

Les mâts des voiliers oscillaient en un balancement symétrique et surprenant. Le maire leva son regard vers Notre-Dame-de-la-Garde, située dans sa ligne de mire. Le haut de la statue dorée de la Vierge avait disparu sous une couronne de nuages tourbillonnant dans une étonnante spirale. Curieux, pensa t-il. Très curieux. Réinstallé à sa table, il sonna son secrétaire ?

- « Vous avez vu ce temps ! Demandez au Service photographique de faire une série de clichés. Cela mérite d'être conservé ».

Il reprit sa lecture mais sans la même attention portée aux lignes qui défilaient sous ses yeux.

« ... Nous accueillons donc ici dans cet Hôtel de ville, dans cette maison du peuple, la Flamme olympique qui, dans quelques instants, portée par sa délégation d'athlètes, grimpera les marches de l'escalier d'honneur, pénétrera dans l'ancienne salle des délibérations avant d'accéder à ce balcon où je me trouve ... »

Le maire lut à ce moment sur son texte la mention suivante entre deux parenthèses :

« La Flamme apparaît sur le balcon sous les applaudissements de la foule assemblée devant l'Hôtel de ville. Un détachement de l'Opéra de Marseille, placé sur le côté de la Place Bargemon, entonne à cet instant l'Hymne olympique ». Belle mise en scène, pensa le maire. « Cela me plaît ».

Un second éclair le fit sursauter. Suivi dans la foule d'un tonnerre à réveiller tous les poissons de la rade.

-« J'espère que nous n'aurons pas le même temps le 8 ! ».

Appuyant du pied sur le bouton situé sous son bureau, il appela à nouveau son secrétaire :

« Demandez à la météo de me faire un point de situation à partir de maintenant jusqu'au 8 mai au soir ».

Il remit à plus tard le reste de la lecture de son discours et se planta devant la fenêtre, écartant pour mieux augmenter son angle de vue, les pans des doubles rideaux couleur taupe. Cette fenêtre, tous les maires de Marseille aimaient s'attarder devant elle. Gaston Defferre, dès son installation à l'Hôtel de ville en 1953 invitait ses visiteurs à le rejoindre.

La vue si remarquable, encore embellie par la hauteur du premier étage, était propice à faire naître un sentiment d'admiration, parfois une réflexion, jamais une indifférence. Marseillais comme étrangers, hommes et femmes, hôtes de marque ou simple citoyen, chacun ressentait cette impression de vivre un instant assez exceptionnel. Mariage entre le cœur d'un espace dominant une mer et un port mythiques, et un lieu de pouvoir plongeant ses racines dans une mystérieuse et glorieuse antiquité.

Si cette fenêtre avait pu parler ! Faire vivre ses souvenirs ... Elle aurait raconté les deux Puget, les cérémonies de « mise en service » du nouvel Hôtel de ville en 1673. Elle aurait évoqué l'incroyable animation du Port, les navires débarquant leurs tonneaux et marchandises ; négociants et commerçants estimant leurs risques, évaluant leurs gains et bénéfices.

Orientaux enrubannés, rustres marins côtoyant seigneurs en tenue de soie grise et chapeau garni de plumes blanches. Elle aurait entonné le chant des drisses dans le vent, décrit ces mâts de beaupré s'avancant sur le quai à toucher de leur bois les façades des maisons, comme si les bateaux, fatigués des flots, devenaient amoureux de la terre.

Marseille alors n'était pas une ville, plus qu'une ville ; Marseille était avant tout un port, le grand port de cette Méditerranée « lit nuptial entre l'Orient et l'Occident ».

Frémissante d'horreur, la vaste fenêtre avait souffert à la vue des amoncellements de milliers de corps vaincus par la Peste de 1720. Elle était aux premières loges dans cette rue, précisément, de la Loge, côté ville et sur le quai côté mer. Elle avait assisté à ces scènes déchirantes, femmes tendant leurs bras pour implorer un secours des hommes ou de Dieu ; enfants morts sur le sein de leurs mères ou, livides, gisant dans la boue. Moines encapuchonnés bénissant des corps déjà à la porte de l'au-delà. Escouades de galériens en bonnet rouge, auxquels la liberté était promise en contrepartie de leur sacrifice, tirant et chargeant des défunts à la peau maigre et blanchie dans des draps grisâtres d'où dépassaient leurs membres raidis par la mort. Elle avait vu l'admirable chevalier Roze, sur son cheval protecteur, sans qu'il le sache, des piqûres de la puce des rats, commandant à la vie de résister et à la mort de désertier. Lui, contrairement à tant d'autres, n'avait pas déserté, à l'image sainte de l'évêque, monseigneur de Belsunce. Elle avait vu tout cela, cette fenêtre !

Elle avait encore frémi en cette année de disgrâce 1790 quand la foule déchaînée avait pris d'assaut les forts de Notre-Dame-de-la-Garde, de Saint-Jean et de Saint-Nicolas ; quand les marseillais avaient baptisé l'Hôtel de ville, dans une époque où l'on ne baptisait plus, du nom de « maison du crime ! » ; quand la Révolution avait ôté son nom à Marseille pour l'affubler d'une appellation qui n'en était pas une : « La ville sans nom » !

Cette fenêtre était à elle seule une immense et insondable mémoire. Aucun livre, aucun historien ne pouvait rivaliser avec elle. Aucun autre monument de la ville ne pouvait prétendre mieux la connaître qu'elle. En 1805 elle avait applaudi au rétablissement d'une mairie unique, car elle avait ressenti comme un affront de devoir partager son territoire, son emprise, son règne entre trois entités distinctes. Soixante ans plus tard, la Commune ensanglantait la ville. La roue du Temps alterne les rires et les pleurs. Inlassablement. Inexorablement.

Elle avait tremblé une nouvelle fois en février 1943 quand elle avait vu la destruction des quartiers du Vieux-Port, le dynamitage de « la petite Naples », et au sein même de ses propres murs, un samedi, le 23 janvier 1943 très précisément, le chef des SS en France, en discussion avec son collègue le commandant du régiment de police. René Bousquet, quel joli prénom pour une renaissance et quel beau nom floral (!), secrétaire général de la police de Vichy, souriant, dans son manteau à large col de fourrure, était là aussi, foulant le sol de l'ancien royal édifice et foulant plus encore l'honneur de la France et de Marseille, en compagnie du préfet Lemoine et de Barraud, l'administrateur exceptionnel de Marseille.

L'explosion des 1500 immeubles des vieux quartiers avait ébranlé les murs de l'Hôtel de ville. Sultan effaçait le berceau historique d'une cité riche de vingt six siècles d'histoire. Les bottes de l'occupant régnaient jusqu'au sein de l'Hôtel dont les carreaux des fenêtres reflétaient la couleur des uniformes et le noir des collets assortis à celui de leurs bottes.

Après l'Occupant, la pègre. Paul Carbonne qui assurément portait mal son second prénom de « Bonaventure » associé à François Spirito, au prénom également particulièrement choisi pour un collaborateur avec les allemands, font pacte commun avec Simon Sabiani, premier adjoint au maire et député des Bouches-du-Rhône de 1929 à 1935.

La fenêtre en a vu, ne croyez-vous pas ?

... Le maire était donc là, devant sa fenêtre. On n'apercevait plus du tout, en face, la Vierge de la Garde. En bord de quai, des pescadous et des voileux bâchaient leur pont avec empressement, comme si l'instinct marin qui les habitait par nature ou par expérience leur conseillait de prendre toutes précautions. Des mousses doublaient les amarres, vérifiaient les ancrages et s'assuraient de la bonne hauteur des défenses. Les gens de mer sentaient le vent, comme les mouettes et les gabians qui avaient déserté les pommes de mâts et les dômes des éclairages publics. On voyait s'envoler en escadrilles vers le large et les îles des colonnes d'oiseaux piaillant et s'égosillant sauvagement.

On frappa à la porte.

« Je viens, monsieur le maire, faire le point de situation météo »

« Allez chercher le chef de cabinet »

L'ingénieur ouvrit un grand écran sur lequel apparaissaient l'état actuel de la mer, de la terre, des vents et les prévisions heure par heure. Il parlait d'une voix presque métallique ... « Les vents orientés ... force ... la pression atmosphérique ... Les zones les plus exposées ... »

« Appelez-moi l'amiral »

Dans son bâtiment à double toit pointu et vernissé que l'on aurait imaginé plus adapté aux cieux d'Alsace ou de Bourgogne, l'amiral du Bataillon de Marins-pompiers de Marseille tenait précisément une réunion avec son état-major. L'ingénieur météo de Bataillon rendait compte de la même évaluation de la situation sur terre comme sur mer.

« Mes respects, monsieur le maire »

« Je souhaite, amiral, avoir votre avis sur la situation météo »

« Gravissime, monsieur le maire. Nous devons nous attendre et nous préparer à un épisode d'une force, d'une intensité et d'une durée rarement connues. J'allais précisément vous appeler après la réunion que je tiens à Strasbourg ».

« Amiral, je vous rejoins au COSSIM (1). J'active la cellule de crise.

Apprêtez-vous à recevoir les différentes autorités responsables ».

- • -

(À suivre)

(1) COSSIM : Centre Opérationnel des Services de Secours et d'Incendie de Marseille activé par le Bataillon de marins-pompiers de Marseille et situé caserne État-major, boulevard de Strasbourg.



ÉPISODE IV

Une jeune marseillaise de 11 ans prénommée Magalie avait embarqué avec sa mère sur le Belem appareillant du Pirée. Brillante athlète fort prometteuse en gymnastique, elle avait été sélectionnée, malgré son jeune âge ou précisément à cause de son jeune âge, pour faire partie de la délégation sportive marseillaise chargée d'accompagner la Flamme olympique dans sa traversée maritime du port d'Athènes à Marseille.

Sa mère en ressentait une juste fierté mais était loin d'imaginer les péripéties de leur voyage. Mère et fille mettaient pour la première fois le pied sur un bateau. Pour sûr, elles se souviendraient longtemps de cet embarquement. La joie du départ, la découverte d'un Troismâts renommé, luisant comme une médaille sortant de l'Hôtel des Monnaies, les mille surprises de la vie à bord, la beauté des matins en mer, les promenades et les longues relaxations sur le pont et les passavants, l'apparition soudaine de dauphins riants et bondissants sur les flots, choisissant d'escorter l'étrave le temps d'un jeu de cache-cache, l'émerveillement des couchers de soleil garnissant d'or la mature, le chant d'un vent porteur et favorable accompagnant la danse des vagues embrassant amoureusement la coque, le bal des mouettes blanches comme des notes sur la partition du ciel, tout cela avait subitement fait place à l'angoisse la plus profonde et persistante avec la survenue de cette effroyable tempête.

Jeanne, en mère attentive et aimante, avait essayé par tous les moyens, mais sans succès, de rassurer Magalie. La jeune fille, dès le début de la tempête qui agitait le navire comme un pauvre fêtu de paille, avait été prise de vomissements épuisants et de sueurs froides qui baignaient son front. Son visage était aussi blanc que le drap qui recouvrait sa couche.

Jeanne avait bien réclamé un médecin mais l'armement du bâtiment n'en prévoyait aucun. Le second capitaine faisait office de faculté de médecine, mais ses facultés étaient forcément réduites. En guise de mesure rassurante dont lui-même doutait de l'efficacité médicale, il avait décidé de faire transporter Magalie de son poste de couchage situé sous le gaillard d'avant, juste en arrière du coqeron et au dessus du puits aux chaînes, sous la dunette arrière réservée au logement des officiers. Le choc violent et sourd des vagues frappant l'étrave comme un marteau persistant était là amoindri, sans pour autant être annulé.

Le seul transfert de la proue à la poupe avait été un chemin de croix. En longeant le magasin des charpentiers, puis celui des peintures, le parfum des essences des bois exotiques, le Niangon du Ghana et de Côte d'Ivoire, l'Oukoumé d'Afrique équatoriale et les odeurs de peinture et d'huiles qui normalement donnent aux navires ces effluves incomparables, soulevaient le coeur de la jeune fille à vous fendre l'âme. Il fallut traverser sous le grand roof la salle d'instruction, accéder au petit roof et, enfin, parvenir à la dunette arrière. Pèlerinage de souffrance dont ni la mère, ni la fille ne voyait le bout.

« Nous arrivons, nous arrivons » ne cessait de répéter Marc, le Second.

Arriver. Arriver ! La seule arrivée qui comptait était celle de Marseille ou de n'importe quel port. Pourvu que ce fut un quai. Le dieu des mers semblait avoir définitivement abandonné le navire aux folies du vent et de la tempête. Mais quelle faute, quel crime, quel outrage à Neptune le Belem avait-il bien pu commettre pour susciter un tel courroux des éléments ?

Pourtant si Jeanne avait eu l'esprit à réfléchir, mais elle en était incapable, elle aurait compris ce qu'était la vie de ces marins au temps de la voile. Au grand temps de la voile, au temps glorieux ou triste des voiliers : cela dépendait précisément ... du temps ! Platon ne déclarait-il pas, à juste titre, qu'il existait trois types d'hommes : les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer ! Qui vont sur la mer et qui souvent finissent ... en dessous. Marins de tous les temps, sans sépultures, dans cette immensité d'eau salée qu'accompagnent les larmes tout autant salées des êtres chers pleurant leurs disparus.

Quelle folie d'avoir entrepris un tel voyage ! En acceptant au départ d'embarquer avec sa fille, elle n'était pas spécialement inquiète. L'ancienneté même du Belem jouait en sa faveur. Au terme de 128 ans à bourlinguer les océans, s'il avait dû sombrer, cela ce serait déjà produit. Plus d'un siècle après son lancement, un bateau ne coule pas, ne coule plus. La durée même de vie devient une garantie ... sans qu'il soit besoin de l'inscrire dans la Constitution. Si encore nous étions en période de guerre, mais au contraire tout invitait à la sérénité du temps, des flots, du vent. Une sérénité à faire rire ou pleurer.



Un matelot frappa et ouvrit la porte de la cabine de Jeanne et Magalie. Par le hublot la mer se hissait à la hauteur du liston, puis disparaissait dans un jaillement sonore d'écume.

« S'il vous plait, tirez le rideau sur ce hublot » eut la force de demander Jeanne.

Magalie était immobile sur sa bannette.

- « Laissez-nous, supplia la mère, je vais rester seule avec elle. Si j'ai besoin de vous, je vous appelle ».

- « Le maître gabier reste dans le carré du chef mécanicien, juste en face. Il est à votre service en quoi que ce soit ».

Magalie demeurait toujours parfaitement immobile, rassurée peut-être ou, au contraire, complètement épuisée par cette longue et éprouvante traversée de la proue à la poupe du voilier. Jeanne lui appliquait avec douceur une serviette humide sur le front et les joues.

- « Ma fille, qu'avons-nous fait d'accepter cette traversée ! »

Puis, se reprenant « Nous sommes là ensemble, toutes les deux. C'est la seule chose qui compte. Et Marseille n'est plus très loin. Nous allons débarquer et nous oublierons tout cela. Jamais plus nous ne prendrons un bateau. Même pas un pointu, ni même une barquette ou même une planche à voile ! ».

De grosses larmes se mirent à inonder son visage. Quand elle voyait dans les stades sa fille s'envoler sur les agrès en mouvements acrobatiques, bondir et rebondir en parcourant la diagonale de la piste, réaliser des pirouettes dans les airs avant de s'assurer une réception la plus stable possible, quand aux barres asymétriques elle enchaînait demi-tours, sauts et saltos, quand sur la poutre elle dansait, sur les pieds, sur les mains, elle éprouvait un serrement de cœur, une sorte de crainte bien légitime, la peur de la voir dérapier, s'affaler, s'écraser sur le sol mais là, la voir immobile, la crainte devenait angoisse. Dans le stade, le mouvement créait l'inquiétude. Dans cette chambre, l'immobilité générait la peur.

©PhotoPQR/LA PROVENCE/MAXPPP
dans le Hors Série N°1 Le Chasse-Marée

Tout d'un coup Magalie se mit à s'agiter et, se redressant à moitié sur sa bannette, commença à parler d'une manière plus ou moins distincte.

- « La mer va frapper ... la coque ; Va frapper fort ... La vague. La mer ... La vague ... Attention à la vague. Il faut faire attention ».

La jeune fille semblait recevoir un message de l'au-delà. Dans cette cabine à demi obscure, dans cette faible lumière qui paraissait irréaliste et à laquelle le cuivre du capot recouvrant l'ampoule donnait des reflets étranges, on se serait cru subitement dans un autre monde. À l'intérieur de la cabine, le temps paraissait s'être suspendu, arrêté. À l'extérieur, le temps semblait s'être déchaîné. Contraste surprenant et inexplicable. Deux mondes s'affrontaient. Celui créé de la main de l'homme. Le bateau. Celui créé par quelle autre main à laquelle il était impossible de donner un nom. Peut-être tout simplement la sauvagerie ! Celle d'une bête immonde voulant l'anéantissement de tout ce qui respirait, de tout ce qui vivait, de tout ce qui aimait, de tout ce qui résistait à la mort.

La dunette arrière était agitée d'un mouvement d'ascenseur avec une lenteur qui n'avait pas de fin. Puis, une sorte d'équilibre atteint, la dunette redescendait en précipitation vers l'abîme des flots ré-ouvert sous la coque.

Alors le bruit gigantesque d'un à-plat résonnait dans tout le navire, faisant trembler les membrures et les maîtres-couples. Une main de géant aurait saisi la poupe entre le pouce et l'index avant de relâcher sa prise en lui insufflant un élan supplémentaire n'aurait pas eu plus d'effet dévastateur.

La stabilité n'existait plus. Nulle part. Ni dedans, ni dehors.

- « Attention, la vague ... La vague va frapper ... fort. La vague ... fort

... » s'était mise à répéter Magalie, comme dans un semi sommeil, comme dans un état second. Après avoir semblé reprendre sa respiration, levant les bras au ciel, comme dans une supplique à sa mère, elle murmura :

- « Il faut filer de l'huile ».

Un nouveau sanglot inonda le visage de Jeanne. C'est fini. Elle délire.

Jeanne toucha le front de sa fille. Elle s'attendait à le trouver brûlant. Il ne l'était pas.

- « De l'huile, répétait la jeune fille, Il faut filer de l'huile. C'est la fin.

C'est La fin-lande » et elle retomba brusquement sur sa couche.

- « La fin-lande » murmura encore Magalie.

Dans cette cabine blanche aux panneaux rivetés, un éclair traversa l'esprit de Jeanne. « La Finlande » était le nom d'un Trois-mâts barque vu à Notre-Dame-de-la-Garde. Les images se bousculaient dans sa tête.

Avant le départ vers Athènes et le Pirée, elle avait emmené Magalie visiter la basilique surmontant la ville. Là, au cours de la visite de la crypte et de la chapelle, Magalie s'était arrêtée devant un ex-voto. Une aquarelle représentant un Trois mâts barque au nom de « La Finlande ». Le navire était perdu, secoué par les vents comme un linge. Les vagues se brisaient sur ses flancs avant qu'eux-mêmes ne soient brisés. Et chose surprenante : deux matelots sur le pont répandaient en mer, à l'aplomb de la coque, des filets d'huile s'écoulant d'un fût qu'ils avaient roulé avec peine. Le mélange huileux formait une mince pellicule en surface, diminuant la prise au vent des vagues.

Deux coups frappèrent à la porte. C'était le maître bosco.

- « Madame, je suis demandé en passerelle. Si vous avez besoin de moi, je reviens tout de suite »

L'homme partit en refermant précipitamment la porte.

En passerelle régnait une tension inhabituelle. Le commandant s'était tourné vers son Second :

- « Il faut réduire encore la toile. Demandez des volontaires ».

Six hommes se présentèrent. Le temps pressait. Inutile de les remercier. Peut-être plus tard. On ne remercie pas ; on exécute. Remercier, c'est être redevable. On n'est pas redevable envers son équipage. On est tous dans la même barque.

LA FLAMME DU BELEM IV

Les ordres fusèrent, clairs, brefs et précis.

- « À l'avant, seul un petit foc ; sur le grand mât, un seul hunier ; à l'artimon, une voile d'étai et l'artimon de cape ».

Les marins se regardèrent. Quelques gestes des mains suffirent. À pas lents mais déterminés, ils quittèrent la passerelle. Le bâtiment était à eux. À eux, les marins de toujours, ceux d'Homère et d'Ulysse, de Samos et de Protis, de Pythéas et d'Euthymènes, de Christophe Colomb, de tous ces laboureurs des mers chantés par Hugo, par José-Maria de Heredia, par la mer elle-même, par les océans éternels qui ne cessent de glorifier les marins autant éternels que leurs vagues. Ils allaient grimper sur les haubans, défier le vent, l'éclair, l'orage et le ciel dont ils osaient franchir la frontière. Du courage ? Non. De l'audace. Et ils se mirent à chanter.

Tous les six. Sans s'être concertés, évidemment. Le même chant. Un de ces chants de la nuit des âges du marin. Un de ces chants qui a couru sur tous les océans du monde, qui a connu toutes les tempêtes, décoré et serti tous les orages, réveillé de nuit tous les ports et les bourgeois de la planète, fait vibrer tous les quais du monde, du Havre à Valparaiso, de Marseille à New York, de la Bretagne à l'Islande, de l'Équateur aux pôles, du fond des quilles aux hauts des mâts, des rues malfamées aux chapelles cachées et oubliées en haut des collines en front de mer.

Partout où le marin s'attarde pour prier la Vierge de la mer salvatrice, ou honorer les bordels infâmes où les femmes sont les mères et les filles de celles que chantait le Grand Jacques. Qu'importe les paroles. L'air, lui, est éternel.

« Buvons un coup, buvons en deux

À la santé des amoureux

À la santé des vins de France

À qui nous devons le succès

D'être vainqueur sur les anglais.

Buvons un coup, buvons en deux

À la santé des amoureux

À la santé du Roi de France

Et merde pour le roi d'Angleterre

Qui nous a déclaré la guerre ».

... Le Second appela le chef mécanicien :

- « Chef, prenez trois hommes, allez chercher en soute un fût d'huile et répandez-le à babord ».

- « On ne fait plus ça depuis cent ans ! »

- « Et bien, on recommence. Des hommes sont dans la mature. Il faut stabiliser la coque, enfin diminuer la gîte. Filez de l'huile. Faut les sauver, non. Les aider. Entendu, Frédéric. Jetez votre huile à la mer ; les sardines seront contentes et nous, nous serons rassurés ! ».

Au moment où les premiers matelots partaient à l'assaut des mâts et où les autres déversaient leur fût d'huile, un gigantesque éclair illumina le ciel. Il semblait être parti de Notre-Dame-de-la-Garde et se diriger droit sur le Belem. La Vierge d'or au sommet de sa tourelle apparut clairement au loin. Si un homme avait, à l'instant même, été spectateur de cette vision il aurait reconnu un ex-voto vivant, grandeur nature. Comme ceux ornant les chapelles de la basilique. Surtout comme l'un d'eux : un Trois mâts barque, nommé « La Finlande », bourlingué par les assauts d'une mer en furie, des hommes s'activant sur les ponts et les mâts, et là-haut, dans l'angle, une Vierge Sainte bénissant les uns et les autres de toute sa Lumière.

- • -

(À suivre)



©Mélanie Joubert dans le Hors Série N°1 Le Chasse-Marée



LES PÂTES, UNE HISTOIRE MÉDITERRANÉENNE

EPISODE 4 - LES PÂTES FARCIES

PETIT FEUILLETON CULINAIRE EN 4 PARTIES :

- 1 - À L'ORIGINE, LES CÉRÉALES
- 2 - LES PÂTES FRAÎCHES
- 3 - LES PÂTES SÈCHES
- 4 - LES PÂTES FARCIES.

LA LÉGENDE DIT QUE LES RAVIOLIS SONT ORIGINAIRES DE GÈNES. LES MARINS GÉNOIS LES AURAIENT RAPPORTÉS D'UN VOYAGE EN MONGOLIE. SERAIENT-ILS ALLÉS EN BATEAU JUSQU'EN MONGOLIE ?

LE RAVIOLI, UN HÉRITAGE ARABO-PERSAN ?

Les livres de cuisine de Bagdad au 10^e siècle connaissent déjà deux techniques de pâtes farcies : L'une d'elle à base de pâte coulante qu'on fait cuire dans une poêle comme une crêpe, puis on rajoute une farce (sucrée ou salée). Elle est roulée, cuite ensuite à l'eau ou dans du bouillon ou de la friture. Cette pâte farcie s'appelle **lawzinadj**. Le lawzinadj étant le plus souvent sucré et fourré aux amandes, il n'est généralement pas perçu comme une pâte farcie et classé dans la catégorie confiserie. Certains estiment que l'origine du mot losange proviendrait du mot lawzinadj.

Nous sommes ici dans la catégorie des pâtes minces du type pâte filo en Grèce, yufka en Turquie et feuille de brick au Maghreb.



Samosa

Le **sanbusaj** (ou sanbusak) est, à la même époque, une autre pâte farcie, plus épaisse, également sucrée ou salée, cuite au bouillon ou frite. La pâte est généralement pliée en triangle. Le mot sanbusaj est originaire de la cour persane de l'empire sassanide, qui a disparu au moment de la conquête arabo-musulmane du 7^e siècle. On trouve ensuite des recettes de sabusaj dans plusieurs livres de cuisine à Bagdad au 13^e siècle et en Egypte au 14^e et 15^e siècle.

Le sanbusaj est plus connu sous le nom de samosa ou samoussa qu'on croit souvent originaire d'Inde. Sous ce nom, il s'est diffusé, à partir du 14^e siècle, dans toute l'Asie du Sud-Est et l'Asie centrale, jusqu'en Afrique de l'est et du sud, ainsi que dans les îles de l'Océan Indien (Madagascar, Réunion, île Maurice...) au gré de la diaspora indienne.

Un poète de la cour du sultan Haroun al-Rachid, au 9^e siècle, a écrit plusieurs poèmes pour célébrer le sanbusaj farci avec de la viande fraîche, des oignons émincés, des herbes aromatiques et des épices, le tout frit dans de la bonne huile et mangé avec de la moutarde.

Farcir une pâte avec de la viande ou des légumes, la faire frire ou la cuire dans un bouillon est **une technique qui s'est développée non seulement dans les pays de la Méditerranée mais s'est diffusée également dans les pays slaves** (pelmeni russes ou perogi polonais). Les populations turcophones d'Asie centrale ont inventé le manti (connu sous ce nom en Turquie) qui, adapté à la Chine est devenu mantou.

Sommes-nous loin du ravioli italien ?

LES PÂTES, UNE HISTOIRE MÉDITERRANÉENNE

EPISODE 4 - LES PÂTES FARCIES

HISTOIRE DE RAVIOLI ET DE RAVIOLE

Une traduction latine, du 13^e siècle, d'un livre de diététique arabe du 11^e siècle traduit le mot sanbusaj par ravioli. **Le ravioli existe donc déjà au 13^e siècle.**

L'origine du mot raviolo est variable selon les sources. Il a été souvent dit que ravioli vient de rava (rave en français), mais aucune recette italienne ne donne des raviolis farcis à la rave. Le mot renverrait aussi à l'action de replier la pâte autour de la farce (ravuolgere). Un historien italien vient de proposer une étymologie plus probable : comme le mot rissole, **raviolo viendrait du latin russus (roux)**. Cette hypothèse est confortée par le fait que, dans les premières recettes écrites de ravioli, provenant d'un livre de cuisine écrit en latin, à la fin du 13^e siècle, les raviolis sont couverts d'une crêpine, au lieu de pâte et frits à la poêle dans de la graisse : la friture donnerait ainsi une teinte rousse à la pâte. Ce livre, le **Liber de Coquina, héritier de la cour de l'empereur Frédéric II Hohenstaufen comporte plusieurs recettes d'origine arabe**. La crêpine, dans les livres de cuisine postérieurs, est transformée en pâte et les raviolis sont cuits en milieu humide. La composition de la farce varie selon les recettes.

Dès l'origine des raviolis, nous avons une farce à base de viande (le ravioli) pour jours gras (où la consommation de viande est autorisée) et une farce à base de fromage et d'herbes aromatiques (la raviole), pour jours maigres (où la viande est interdite par la religion).

Les Italiens qui ont su diversifier les pâtes classiques ont également conçu d'autres pâtes farcies : troielli (petites tartes) ou tortellini, agnelotti, cannelloni, etc.



© Image de Racool_studio sur Freepik

Le ravioli, farci à la viande, est resté italien pendant de nombreux siècles. À la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, circulent, dans les livres de cuisine français les premières recettes de ravioli souvent présentées comme des "potages italiens". Puis le ravioli est devenu de plus en plus populaire en France, au point d'être désormais un aliment bas de gamme vendu en boîte.

En revanche, **la raviole s'est implantée en Savoie dès le 15^e siècle : elle est mentionnée, en 1420,** dans **Du fait de cuisine**, le livre de cuisine de Maître Chiquart, cuisinier d'Amédée VIII, duc de Savoie. Les archives de l'abbaye de Talloires, à côté d'Annecy, indiquent également qu'un plat de ravioles en sauce verte est servi en 1568. La raviole est mentionnée en Dauphiné au 17^e siècle et elle devient spécialité de la région de Romans au 19^e siècle. La raviole est restée longtemps un produit local dauphinois. Elle est désormais connue au-delà de sa région comme produit plus haut de gamme que le ravioli.

EN CONCLUSION, IL EST POSSIBLE D'AFFIRMER QUE LES PÂTES, QU'ELLES SOIENT SIMPLES OU FARCIES, SONT UN HÉRITAGE DE LA MÉDITERRANÉE ORIENTALE ET DES CUISINES ARABO-PERSANES, MAIS QU'ELLES ONT ÉTÉ FORTEMENT DÉVELOPPÉES EN ITALIE, QUI LES A ENSUITE DIFFUSÉES DANS DE NOMBREUX PAYS DU MONDE.

LE PORTRAIT DU MOIS : MURIEL SIVAZLIAN

À 55 ANS, MURIEL A EU UNE CARRIÈRE BIEN REMPLIE, QUE DE NOMBREUX HOMMES ENVIERAIENT. SON PREMIER CONTACT AVEC LES FONDS MARINS, ELLE LE FAIT À 10 ANS, LORSQU'ELLE BASCULE DANS L'EAU D'UNE BARQUE ; SON PÈRE LA REPÊCHE À UNE DIZAINE DE MÈTRES.

Est-ce à ce moment que l'ivresse des fonds ... enivra notre jeune marseillaise, pour se muer en sirène ?

Fascinée par les héros, les aventuriers et les explorateurs, le capitaine Némó, Gagarine, le commandant Cousteau ... la mer sera et restera sa passion.

Après avoir exercé différents métiers, entre 1982 et 1988 : photographe, monitrice de sport, chauffeur de maître pour la SBM, timonier ... « Mumu » entre à l'INPP - Marseille (Institut National de la Plongée Professionnelle), où elle obtient son diplôme de scaphandrier classe 2, troisième femme française à obtenir ce titre, qui lui permet de plonger jusqu'à 60 m de profondeur, pour exécuter des travaux sous-marins : renflouement d'épaves, survey de pipes, pose de conduites, soudure ...

Elle rejoint la COMEX en 1989, où elle restera 3 ans.

Recrutée à bord du navire océanographique « Minibex », navire support du sous-marin « Ré-mora » elle occupe différents postes : **intendance du navire, plongeur de bord, scaphandrier. Elle participe à la recherche d'épaves, à des campagnes sur la pollution de la Méditerranée. Elle aura pour moniteur Henri-Germain Delauze !**

De 1992 à 1994, Muriel met à disposition ses compétences de scaphandrier, sur des chantiers maritimes et fluviaux. Face à la pollution des mers, elle organise des campagnes de sensibilisation pour le public, participe à des chantiers



Portrait de Muriel Sivazlian

de dépollution.

Son diplôme de Capitaine 200 en poche, de 1995 à 2002, elle partagera des moments d'exception, à des missions scientifiques, archéologiques, cinématographiques, notamment à bord du sous-marin "Deep Rover", **capable de descendre à 1.000 m, sur des sites historiques comme le "Titanic", le "Royal Captain Sholl" ou le "Britanic".**

Muriel part à Bora-Bora, commander un sous-marin touristique, pour sensibiliser le public à la sauvegarde des océans.

Revenue dans sa ville de cœur, elle sera instructrice à l'INPP, jusqu'en 2017.

Elle entrera ensuite dans une société de navigation maritime de tourisme.

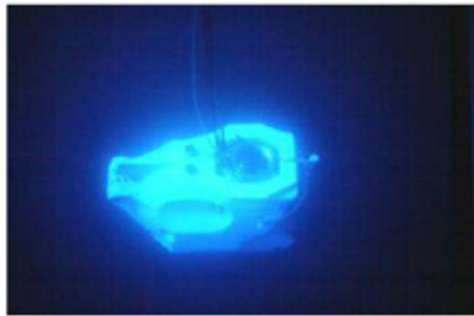
En 2016, Muriel a été nommée Chevalier de l'Ordre du Mérite Maritime.

C'est une reconnaissance bien méritée pour notre "Sirène", monitrice de bateau-école, experte hyperbare, Capitaine 200, Sous marinier N2, Scaphandrier 2A ...



Fascinée depuis l'enfance par l'équipe du Commandant Cousteau, je vis un jour des hommes marcher et travailler sous l'eau un chalumeau à la main. Ces hommes reliés au reste du monde par un ombilical semblaient être les proches cousins d'astronautes et cela me plaisait. Leur planète n'était pas située à des années lumière de la nôtre, mais juste là ! Sous le niveau de la mer, à quelques brasses à peine.

1989-1992 : Comex industrie



J'ai rencontré H.G. Delauze à l'époque où la femme scaph. n'existait pas et c'est par la timonerie que j'ai du embarquer sur le Minibex (navire de recherche de la Comex). La polyvalence est le maître mot à bord. De la machine au sous-marin en passant par la timonerie, la cuisine, l'intendance et le gardiennage du bateau, je bosse, j'apprends...



Toutes ces tâches étaient entrecoupées de plongées que le patron orchestrait lorsqu'il était à bord. Avoir pour moniteur, H.G. Delauze, vous remplit de fierté mais vous épuise aussi. ». J'en ai bu de l'eau pour le rattraper. Même au palier il m'arrivait de le perdre. Mais des litres d'eau plus tard, le verdict tomba et je devins officiellement "le Rémora de Delauze" sous le commandement de Popof, mon responsable à bord après le patron.

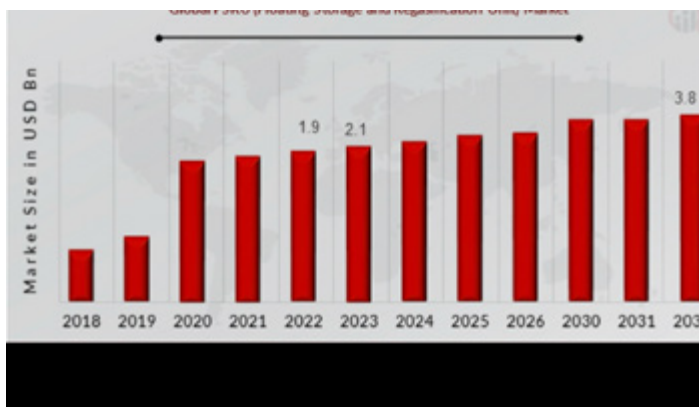
LE FSRU (FLOATING STORAGE AND REGASIFICATION UNIT) TOSCANA EST UN TERMINAL MÉTHANIER FLOTTANT, SITUÉ AU LARGE DE LIVOURNE, EN ITALIE.

SES CARACTÉRISTIQUES SONT LES SUIVANTES :

- 306 mètres de long, 48 mètres de large, plus de 73.000 tonnes de port en lourd
- Capacité de stockage : 133.000 m³ de gaz naturel liquéfié dans ses cuves sphériques
- Construit en 2003 comme méthanier, le "Golar Frost" est converti en FSRU en 2013, à Dubaï.
- Approvisionné par des navires gaziers, le GNL est regazéifié puis expédié vers le continent par des pipes-lines sous-marins
- Depuis 2020, il peut fournir des soudeurs de GNL pour avitailler les navires propulsés au gaz naturel liquéfié
- En 2023, sa capacité annuelle de regazéification a été augmentée de 3,75 à 5 milliards de m³

Le FSRU Toscana a récemment quitté Livourne pour se rendre à Marseille afin d'effectuer son arrêt technique annuel, une première pour **le Chantier Naval de Marseille**.

Le marché des unités flottantes de stockage et regazéification (FSRU) a vu le jour début 2000. Il existe actuellement 26 FSRU dans le monde, dont 23 sont exploitées en tant que terminaux.



Marché du FSRU (Market Research Future)



Ce marché est en pleine expansion, ces unités sont mobiles, coûtent 50 à 60% de moins qu'un terminal terrestre, entre 250 et 300 millions de \$ et sont construites en 25 à 40 mois.

Chantier Naval de Marseille réalise des arrêts techniques de longue durée, d'environ 4 mois.

En 2023 et début 2024, ce sont 2 poseurs de pipes du groupe italien Saipem (Castorone & Constellation), qui ont réalisé des arrêts techniques.

Ces travaux ont pu être réalisés à Marseille, grâce aux installations portuaires, notamment la forme 10, le plus grand bassin de radoub de Méditerranée et au savoir-faire de la main d'œuvre de la cité phocéenne.

ACTUALITÉS : LA NOUVELLE STATUE OCTO-CÉRÉBRUM REJOINT LE MUSÉE SUBAQUATIQUE DE MARSEILLE

LE 8 JUIN 2024, LE MUSÉE SUBAQUATIQUE DE MARSEILLE A INAUGURÉ L'IMMERSION DE LA 11^{ÈME} OEUVRE DU MUSÉE, OCTO-CÉRÉBRUM RÉALISÉE PAR FLORIANE BRISOTTO-LISOWSKI. UNE BELLE CÉRÉMONIE ORGANISÉE PAR ANTONY LACANAUD LE FONDATEUR DU MUSÉE. LA NAVALE A EU LA CHANCE D'Y ASSISTER.

L'immersion s'est déroulée symboliquement la veille de la Journée mondiale des Océans, le 8 juin. Cette sculpture représente un être hybride mi-pieuvre mi-cerveau humain. Le sens de cette œuvre est de faire prendre conscience et **sensibiliser le public à la biodiversité**, mais aussi aux pieuvres qu'on nomme plus souvent « poulpe » à Marseille, à leurs intelligences, leurs facultés de s'adapter au milieu dans lequel elles se retrouvent, et à leurs organismes singuliers.

Cette immersion s'est faite durant la période où la pêche du poulpe est interdite tout l'été notamment dans les calanques de Marseille.

C'est en effet leur période de reproduction et quand on sait que « *Chaque année, 130 000 tonnes de pieuvres sauvages sont consommées en Europe, soit deux fois plus qu'il y a dix ans* », explique le Musée subaquatique, il devient nécessaire de veiller à cette reproduction.



Antony Lacanaud devant la statue.



La sculptrice Floriane Brisotto-Lisowski.

© Crédits photos : Daniel Frot

HOMMAGE À JEAN BRUN : ADIEU JEAN



Aquarelle de Jean Brun, représentant le Belem à la sortie du Vieux-Port, le 8 mai 2024, lors de la parade maritime en l'honneur de la flamme olympique.

Quand un peintre s'éteint, sa palette fait avec lui sa valise. Ses tubes de couleurs deviennent petit à petit aussi secs qu'une pierre des collines. Ils sèchent comme feuille d'arbre à l'approche de l'hiver. Ses pinceaux, là où il les a placés lors de sa dernière inspiration, toujours droits dans leurs pots, rangés comme tiges de fleurs en attente d'éclorre, ne voyageront plus sur la toile ou les cartons ...

Les pinceaux de Jean Brun sont en deuil. Comme des bateaux à quai qui n'appareilleront plus jamais. Comme des coques qui ont perdu leur nom, leur numéro, leur âme. Il en est des pinceaux de peintres comme des vaisseaux qui ont vécu. Ils sont là, toujours là mais où est la main ? Un pinceau d'artiste-peintre sans main est un sourire sans visage. Il manque quelque chose dans le décor. Il manque quelque chose sur la toile. D'un côté il y a la toile vierge ; de l'autre le pinceau à jamais sec ...

MAIS LES ŒUVRES RESTENT ÉTERNELLES.

Deux aquarelles magnifiques de part et d'autre du cercueil. La mer et les bateaux auront accompagné Jean jusqu'à son dernier appareillage. Quel symbole ! Une photo, émouvante, au regard empli de douceur. Au revoir, mon Fils, au revoir Jade, au revoir famille, proches et amis. Le prêtre qui officie dans la chapelle du funérarium d'Allauch, sa vaste soutane tombant jusqu'à ses pieds, bénit, invite à reprendre après lui prières et invocations. La chapelle est trop petite pour accueillir tout le monde et contenir toute l'émotion palpable. Un peintre s'en est allé et les couleurs ont perdu de leur brillance.

Dehors, Allauch resplendit sous son ciel bleu, ses arbres verts, ses explosions de fleurs en ce jour de mi-juin. Le cortège (il y a « cor » cœur, dans le mot cortège) sinue vers Aubagne au milieu des pins. « Tiens, il peignait les mêmes ! ». Il manque la mer. Les larmes salées la remplacent.

Nouveau recueillement. En ce dernier lieu. Gabriel Chakra rend hommage à Jean en des paroles d'une grande profondeur, toutes en simplicité. Et cite l'immense Hugo. Qui écrivait et qui dessinait, joignant la plume au pinceau. La peinture et la poésie sont sœurs jumelles. Le pinceau et la plume ont la même forme. Émotion encore. Profonde. Émotion. Jean-Noël Beverini donne lecture d'un poème écrit pour Jean.

Une dernière musique. Un dernier chant. Au revoir Jean. Au revoir Mōssieur Brun ! Les fibres de nos cœurs encadrent tes œuvres, pas simplement tes œuvres, l'homme et l'ami que tu es.

À Marseille, le 18 juin 2024

Jean-Noël Beverini

RAVIOLIS AUX TOMATES SÉCHÉES, RICOTTA ET JAMBON ITALIEN



POUR FINIR D'ILLUSTRER LE FEUILLETON CULINAIRE SUR LES PÂTES NOUS VOUS PROPOSONS UNE RECETTE DE RAVIOLIS FAIT MAISON ! UNE FARCE QUE VOUS POUVEZ RÉALISER EN VERSION VÉGÉTARIENNE ÉGALEMENT. ACCOMPAGNÉS D'UNE SALADE VERTE... DELICIOSO !



QUANTITÉ

4 personnes



PRÉPARATION

1h30 mn



CUISSON

3 mn



Photo : © Manina Hatzimichali

INGRÉDIENTS

POUR LA PÂTE :

- 200 g de farine (+ farine pour travailler)
- 2 oeufs

POUR LA FARCE :

- 8 tomates séchées
- 250 g de ricotta
- 40 g de parmesan râpé
- 3 tranches de Jambon de Parme ou prosciutto
- 8 feuilles de basilic frais

PRÉPARATION

- 1 - Préparer la pâte en pétrissant bien la farine et les oeufs, laisser reposer au frais pendant 1/2 heure.
- 2 - Couper les tomates et le jambon en petits morceaux.
- 3 - Hacher le basilic.
- 4 - Mélanger tous les éléments de la farce. Il est inutile de saler, les tomates, le jambon et le parmesan s'en chargent.
- 5 - Etaler la pâte très finement, ne pas hésiter à fariner souvent pour éviter qu'elle ne colle. Avec un laminoir, c'est plus facile
- 6 - Au final, il faut avoir 2 rectangles de pâte identiques. Déposer des petits tas de farce régulièrement disposés sur un des 2 rectangles. Plus on est patient, plus les tas sont petits....
- 7 - Badigeonner d'eau tout autour de chaque tas et poser dessus le second rectangle. Bien souder chaque ravioli en prenant soin de chasser l'air. Cela évitera l'explosion à la cuisson.
- 8 - Avec une roulette à pâtisserie, découper chaque ravioli. Ne pas les entasser (ou alors fariner abondamment) car ils vont vouloir coller entre eux.
- 9 - Faire cuire à l'eau bouillante salée (ou mieux dans du bouillon) pendant 3 mn.

Bon appétit !

La Gazette

DU PATRIMOINE MARITIME EN MÉDITERRANÉE

LA GAZETTE est éditée par des bénévoles, elle est soutenue par l'association **LA NAVALE**, dont les ressources sont les adhésions et les dons.

Devenir adhérent de LA NAVALE, c'est soutenir et collaborer aux divers événements que nous organisons tout au long de l'année, apporter force et légitimité à nos actions.

Créée en 1982, LA NAVALE est une association culturelle autour de l'industrie navale en Provence. Elle dispose de maquettes animées, créées par les compagnons, d'outils du temps des galères à aujourd'hui, de documents, photos, d'un moteur à vapeur fabriqué en 1932. Ce fonds, unique, est visible à Marseille.

COMMENT SOUTENIR LA NAVALE :

PAR LE BIAIS D'UNE ADHÉSION : Vous devenez membre de l'association, vous avez un accès gratuit à l'Expo, au fonds (bibliothèque , archives...)

PAR UN DON FINANCIER : Si vous êtes redevable de l'Impôt sur le Revenu (IR) vous bénéficiez d'une réduction d'impôts à hauteur de 66% dans la limite de 20 % du revenu imposable (un don de 100€ vous coûte 34€).

POUR NOUS CONTACTER : lagazette@imertium.fr

POUR SUIVRE TOUTES NOS ACTUALITÉS

lanavale.com

imertium.com



Direction éditoriale : Bruno Terrin

Graphisme & maquette : Géraldine Gévaudan

Ont participé à ce numéro : Marie-Josèphe Moncorgé,
Jean-Noël Béverini, Jean Lary de Fortuné et Daniel Frot.